

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Jean Royer**  
Le passeur de littérature

Francine Bordeleau

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39000ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (1996). Jean Royer : le passeur de littérature. *Lettres québécoises*, (84), 10–11.

# Jean Royer : le passeur de littérature

En 1966, voilà donc trente années, paraissait *À patience d'aimer*, son premier recueil de poèmes. Depuis, Jean Royer est devenu une figure majeure du milieu littéraire. Pour lui, la vie même est absolument indissociable du monde des livres — ceux qu'il écrit, mais aussi ceux des autres. Bilan d'un parcours exemplaire.

ENTREVUE

Francine Bordeleau

**À** CELUI QUI EST, DEPUIS 1991, DIRECTEUR LITTÉRAIRE des Éditions de l'Hexagone, la diffusion, chez nous, de la littérature en général — et de la littérature québécoise en particulier —, doit beaucoup. Journaliste à Québec dès 1961 — sa première critique, signée il y a trente-trois ans dans *L'Action catholique*, vilipende Gratien Gélinas —, c'est dix-sept ans plus tard, en entrant au *Devoir*, que Jean Royer aura l'occasion de « donner à la littérature québécoise une juste

place ». Responsable des pages culturelles, il parvient à imposer, à la une du cahier du samedi, un entretien avec un écrivain. « J'ai installé une forme », peut-il se permettre de dire aujourd'hui.

Jean Royer est aussi l'auteur d'une œuvre sensible. Mais avant ses recueils de poèmes, qui lui ont valu notamment le prestigieux prix Alain-Grandbois, ou ses récits dont

le dernier, *La main ouverte*, a été publié en septembre par l'Hexagone, ce sont d'abord ses entretiens littéraires — vite devenus sa marque distinctive — que l'on ne peut s'empêcher d'évoquer. La pratique de l'entrevue traditionnelle, qui ne s'attarde généralement qu'au dernier livre publié, a fini par le lasser : cette façon d'aborder les écrivains lui semblait par trop superficielle. L'intéressait davantage l'entretien littéraire — un « genre » qu'a inauguré dans les pages du *Figaro*, vers 1890, le journaliste français Jules Huret —, qui permet à l'écrivain de « livrer sa réflexion sur la littérature, sur ce qu'il fait, et ça, c'est primordial pour une société ».

Récapitulant aujourd'hui ce qui, plus qu'un travail, fut et reste une vocation dont témoignent les cinq tomes d'*Écrivains contemporains*<sup>1</sup>, Jean Royer dit avoir toujours été guidé par la volonté de présenter « le paysage littéraire de l'époque ». Aussi a-t-il ouvert grand les pages du *Devoir* à l'avant-garde : les poètes « urbains », les formalistes, les féministes radicales, les chantres de l'homosexualité..., bref tous ces écrivains souvent issus de la *Nouvelle barre du jour* et des *Herbes rouges*. « On me le reproche ou on m'en félicite. Il n'empêche que j'ai

aussi parlé de la littérature populaire, mais je voulais qu'on connaisse celle qui se faisait dans les laboratoires. » Jean Royer aura au total réalisé quelques centaines d'entretiens avec des représentants d'une vingtaine de littératures. Avec toujours ce leitmotiv : entamer la discussion sur les idées, la réflexion et l'œuvre mêmes de l'écrivain.

## De l'enfance comme récit

Celui qui se voit comme un « passeur de littérature », un « guetteur de poésie » — une allusion au « guetteur mélancolique » d'Apollinaire —, dit à propos de lui-même : « J'ai été élevé dans une bulle de silence. » Voilà quelques années il écrivait, dans *La main cachée*<sup>2</sup> :

*Je suis devenu l'interviewer qui navigue entre l'écoute et la parole, le journaliste qui se tait en laissant parler les autres. Je suis devenu écrivain, cherchant à mon tour à nommer le monde, cherchant encore mes mots parmi le silence du père et de la mère.*

Tout au long du récit, en fait, se profile l'enfance blessée du journaliste-poète né sans main droite, en 1938, et dont la mère, à ceux qui l'interrogent, ne saura jamais que répondre : « C'est de naissance. » Laconisme pudique autant que « silence coupable » de la mère, mélancolie (au sens médical du terme) du père : « J'ai l'impression d'avoir toujours combattu une sorte de silence pesant », commente aujourd'hui M. Royer.

Dans *La main cachée* — bref récit, qu'il aura néanmoins mûri longuement et porté douloureusement, de l'apprentissage affectif —, il part à « la recherche des figures fondamentales » en instaurant un « dialogue entre l'enfant et l'adulte ». Il y parle de toutes ces choses — le corps différent, la vie familiale, les années de formation, l'écriture, l'amour... — qui illustrent de façon significative comment il a « appréhendé le monde ». Avec *La main cachée*, qui a été écrit comme une entreprise de « reconstruction de soi-même », qui l'a forcé à « éloigner l'enfant de [lui] et à le regarder » — à sortir « du pays de l'enfance où l'avait enfermé l'imparité », souligne-t-il dans ce livre —, Jean Royer a été pour ainsi dire *ravi* par la manière même du récit.

Deux livres lui ont permis d'écrire *La main cachée* : *Trames*, du poète florentin Mario Luzi — « le plus beau récit que j'aie lu », dit-il — et *Le*



*traité des saisons*, d'Hector Bianciotti. L'écrivain d'origine argentine y parle du rapport de soi au langage ; « toute ma vie est un rapport au langage », poursuit Jean Royer.

Lui qui n'a jamais cessé de *penser* l'écriture, de disséquer ses mécanismes, déplore que le récit demeure un genre méconnu, un peu fourre-tout, souvent confondu avec l'autobiographie pure. Ainsi, *La main cachée*, *La main ouverte* (sur l'apprentissage culturel), et bientôt *La main nue* (sur l'apprentissage littéraire) n'ont rien de narcissique, assure-t-il. Certes, le substrat du récit est nettement autobiographique, mais le genre utilise également les ressorts de la fiction. Chacune des figures féminines de *La main cachée*, par exemple, est plus souvent qu'autrement la synthèse de plusieurs femmes. Et l'épisode de la rencontre avec « Bleue » — l'écrivaine Micheline La France, sa compagne, qui est l'auteure d'un roman coiffé de ce titre<sup>3</sup> — est ici transformé, investi par l'écriture.

Au bout du compte, le récit révèle « le rapport de soi au monde » et « une recherche de l'autre », alors que le poème, que Jean Royer a beaucoup pratiqué, « se referme sur lui-même ». Lancé dans l'aventure du récit, le journaliste-poète a aussi dû, après avoir tant fait parler les autres, se frotter à la technique du genre, aux « exigences de l'écriture littéraire qui consistent à s'expliquer, à expliquer ce qui advient, et à faire en sorte que le langage aille au bout de lui-même ».

## Passion et action

Dans *La main cachée*, la mélancolie du père occupe une place importante : le fils craint cette maladie qui rôde dans la maisonnée (ce livre est d'ailleurs « une bataille contre la mélancolie », souligne-t-il), mais pas seulement là. La mélancolie est un « problème socioculturel », la maladie de ceux qui « ne savent pas où ils sont ».

C'est, dit aujourd'hui Jean Royer, en réaction contre la « mélancolie de l'inaction » du père qu'il a plongé dans l'action (culturelle). À Québec, parallèlement à son travail de journaliste (à *L'Action catholique* puis, jusqu'en 1977, au *Soleil*), il organise des soirées et des nuits de poésie, fonde un théâtre — le Galendor, qui deviendra peu de temps après le Théâtre de l'Île d'Orléans —, crée en 1976 la revue de poésie *Estuaire* avec Claude Fleury, Pauline Geoffrion, Jean-Pierre Guay et Pierre Morency...

*Ma chance, c'est d'avoir assisté à la naissance d'une culture. Et si j'ai choisi le journalisme, c'est parce que je sortais d'une époque où notre culture n'avait pas d'importance, et que j'avais trop faim de ma culture qu'on me cachait.*

Jean Royer se définit comme « un produit de la Révolution tranquille ». En 1960, il a vingt-deux ans. Mais depuis l'après-guerre, portée par le mouvement du Refus global, par Félix Leclerc qui « a inventé la chanson à textes, avant Brassens et Brel », par nombre de romanciers et de poètes (plusieurs sont nés à l'écriture entre 1945 et 1960), la culture québécoise est en pleine effervescence. Malheureusement, dans les institutions, dans les médias, cela ne transparait guère. Ou si peu. « Il fallait que je fasse connaître cette culture-là », dit Jean Royer.

Aujourd'hui encore, il tient à affirmer qu'« un pays, c'est d'abord une culture », que « le culturel contient le politique, et non l'inverse », que « le renouvellement du monde se fait dans la culture ». Et à ce gouvernement souverainiste qui siège à Québec, il rappelle que « l'indépendance, c'est un engagement culturel ».

## La cause de la littérature

Voilà un mot — « engagement » — qui sied bien à Jean Royer. Sa grande cause : la culture, qui « s'incarne dans les êtres » (c'est d'ailleurs cette idée qui anime tout du long *La main ouverte*, récit qui contient de nombreux portraits d'artistes). La culture, et plus spécifiquement cette littérature à laquelle il contribue depuis trente ans. Il a tourné la page du journalisme littéraire en 1991, après treize années passées au *Devoir* (où il a mis sur pied « Le plaisir des livres », le premier cahier littéraire du journal), pour entrer à l'Hexagone dont il est depuis lors le directeur littéraire. Un aboutissement en quelque sorte logique pour cet homme de lettres et d'idées. « Je ne pouvais m'imaginer dans une autre maison que celle-là », dit-il. C'est que la maison fut l'une des premières à donner un lieu aux poètes d'ici, et a valeur de symbole. En outre, le Jean Royer poète est un peu fils spirituel de Gaston Miron, le fondateur de l'Hexagone...

Son œuvre poétique, considérable, est, pour l'essentiel, dédiée à l'amour. Autant dire : à la femme. Celle-ci apparaît souvent comme la destinataire, ou l'objet privilégié du poème. Animé par une « faim souveraine » et une « intime soif », le poète explore les voies — et les voix — qui, « depuis l'amour », mènent à la plus infinie tendresse. Pour le poète, seul le fondamental, le primordial méritent d'être dits. Bien que dans ce cas, il ne s'agisse pas tant de dire que de révéler.

Parce qu'il déplore depuis longtemps le « fossé entre les écrivains, les universitaires, et le peuple des lecteurs », Jean Royer s'est aussi engagé à faire connaître la littérature, la poésie d'ici. Non seulement par ses entretiens. On lui doit par exemple une anthologie<sup>4</sup>, publiée à Montréal et à Paris, qui s'attarde autant à nos incontournables qu'à ceux qui, dans le temps (en 1987), étaient de jeunes poètes.

Mais que pense-t-il des jeunes poètes d'aujourd'hui ? Il était impossible de résister à la tentation de poser la question à celui qui habite notre paysage littéraire depuis trois décennies. Si « de jeunes poètes ressortent », la poésie souffre « d'un laisser-aller, d'un manque de rigueur éditoriale », répond diplomatiquement Jean Royer. Mais il n'a guère, non plus, de compliments à adresser à la critique.

*La recherche de public a fait fuir la réflexion des médias. Même Le Devoir a pris le virage. On est bélas passé de la réflexion à la consommation, des affaires culturelles aux industries culturelles.*

Celui qui n'est pas peu fier de son élection, en 1991, à l'Académie des lettres du Québec — car « les institutions sont nécessaires à la stabilité d'une culture » — peut trouver là, si besoin était, une bonne raison de ne pas jeter les armes. « Guetteur de poésie », « passeur de littérature » par amour, passion et nécessité, l'écrivain, l'éditeur et l'académicien Jean Royer, engagé à vie dans ce qui constitue pour lui la cause la plus exaltante qui soit, aura du reste toujours de quoi faire.

1. Jean Royer, *Écrivains contemporains. Entretiens 1976-1989* (5 volumes), Montréal, l'Hexagone, 1982 à 1989.

2. Jean Royer, *La main cachée*, Montréal, l'Hexagone, 1991.

3. Micheline La France, *Bleue*, Montréal, Libre Expression, 1985.

4. Jean Royer, *La poésie québécoise contemporaine*, Montréal/Paris, l'Hexagone/La Découverte, 1987 ; deuxième édition, 1996.

LA POÉSIE  
QUÉBÉCOISE  
CONTEMPORAINE

Anthologie  
présentée par Jean Royer



Anthologie  
L'Hexagone - La Découverte

JEAN ROYER

CHRONIQUE  
D'UNE  
ACADÉMIE  
1944-1994



DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE  
À L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

• L'HEXAGONE